

faisait quelque course dans les camps ou en rade. Il perdait souvent ce chapeau, soit qu'il fût emporté par le vent, soit qu'il tombât dans la mer; mais chaque fois on le lui rapportait fidèlement, comme un objet que nul n'eût osé s'approprier, dans la crainte de commettre un sacrilège.

De l'autre côté de la salle du conseil, et parallèle à la chambre à coucher, était le salon, qui servait de salle à manger, avec une office prise sur la largeur de la pièce et meublée avec la même simplicité. Au dehors et derrière la baraque, étaient construites deux cabanes, servant, l'une de cuisine, l'autre de logement aux gens de service. Lorsque l'empereur avait du monde à dîner, ce qui arrivait presque tous les jours. *Réchard* ou *Fourneau* (tel était le nom véritable, quoique fort étrange, de ses deux premiers maîtres d'hôtel) donnaient eux-mêmes de leur personne et ne dédaignaient pas de mettre la main aux casseroles; dans ce cas, secondés par deux aides, ils fonctionnaient en plein air, à moins que le temps ou la violence du vent ne s'y opposât. Un jour, en effet, un coup de vent venu de la mer enleva toute la batterie de cuisine, y compris un jeune marmiton appelé *Bordier* qu'il fut impossible de retrouver, quoique l'empereur l'eût fait chercher partout. Ce ne fut qu'en 1814 qu'on sut ce que le malheureux était devenu dans cette bourrasque; il était devenu... chef de cuisine de lord Wellington, en Angleterre!

Quand à la cave, elle était au *Pont de Briques*, et sous la surveillance spéciale de M. *Phister*, contrôleur en chef, le même qui, plus tard, dans un accès de fièvre chaude, se pendit dans le grand escalier du *corridor noir*, aux Tuileries.

La baraque de l'amiral *Bruix* était à cent pas environ de celle de Napoléon; quoique beaucoup plus petite, elle offrait la même distribution, mais elle contrastait singulièrement par son élégance et la richesse de son ameublement: on eût dit de l'appartement d'une petite-maîtresse. Entre ces deux baraques s'élevait le sémaphore des signaux, sorte de télégraphe maritime qui faisait manœuvrer la flotte. Un peu plus loin on voyait la baraque du maréchal *Soult*, construite en forme de hutte sauvage, éclairée par le haut et couverte en chaume; et enfin, sur la même ligne, une dernière baraque, celle de M. *Decrès*, ministre de la marine, façonnée de même que celle du maréchal, mais plus petite et par conséquent plus incommode; de loin, cette baraque ressemblait à un énorme étainoir.

De sa chambre à coucher, à l'aide de son télescope, l'empereur pouvait observer toutes les manœuvres navales, et lorsque le temps était clair, il voyait distinctement le château de *Douvres* et la garnison qui l'occupait. Les grenadiers à pied, concurremment avec les marins de la garde, faisaient le service des baraques et du quartier général.

Non loin du sémaphore se trouvait la *Tour d'Ordre*, batterie formidable, composée de six mortiers, de six obusiers et de douze pièces de vingt-quatre. Ces six mortiers, du plus gros calibre qu'on eût jamais vu, avaient seize pouces d'épaisseur; ils portaient une charge de quarante-cinq livres de poudre, et chassaient une bombe de six cents livres à douze cents toises en l'air et à une lieue et demie en mer. Chaque bombe lancée revenait à une dépense moyenne de trois cent vingt-cinq francs. Pour mettre le feu à ces épouvantables machines, que nos artilleurs appelaient des *monstres* et les ca-

nonniers de marine des *mignonettes*, ceux-ci se servaient de lances de douze pieds de long; le *lancier* se fendait presque jusqu'à terre en se masquant l'oreille avec l'épaule, et ne se relevait qu'un instant après que le coup était parti. Ce fut l'empereur qui voulut baptiser cette batterie en lançant la première *bombe-monstre*. Il fit feu; le coup partit et le sang lui sortit aussitôt des oreilles. Pendant deux jours il fut complètement sourd, et, comme on peut le penser, d'une humeur insupportable. Trois jours après, comme un enfant qui n'a rien de plus pressé, une fois sa douleur passée, que d'aller toucher à l'objet qui l'a blessé, Napoléon, à sa première sortie, alla examiner en détail la batterie de la *Tour d'Ordre*. Comme il se promenait en silence autour du terrible mortier, il s'approcha d'un groupe d'artilleurs de marine où il venait d'entendre prononcer son nom, et adressa la parole à celui de ces canonniers dont la mine le frappa d'avantage.

—Toi! comment t'appelles-tu? demanda-t-il au marin en le désignant du doigt.

Ce dernier était un Provençal aux manières brusques, au langage naïf, et qui conservait parfaitement les locutions peu correctes et l'accent de son pays.

—*Tron de Diou!* sire, répondit-il en grasseyant et sans faire sentir les *r*, vous avez peu de mémoire: je suis *Pomayrol*, le fils du cambusier de *l'Orient*, que vous étiez à son bord il y a cinq ans, et que même nous avons levé l'ancre à Toulon, belle ville, je m'en flatte!

—Ah! ah! fit Napoléon en secouant la tête, comme pour rappeler un souvenir confus.

—De telle sorte, reprit le marin, que vous me donniez quatre écus de six livres tournois, un certain soir que je me jetai à la mer pour aller en rechercher un qui y était tombé, que je croyais de votre état-major, que pas du tout: c'était une vieille carcasse de vache dont mon père s'était débarrassée parce que les vers y étaient venus à l'abordage; eh donc! *bagasse!*

—Ma foi! tu as raison, dit Napoléon en tirant une petite tabatière d'or de sa poche; je te reconnais maintenant, quoique tu sois un peu changé de figure. Es-tu toujours aussi original?

—*Bagasse!* il faut bien être quelque chose sur cette terre de misère; tout le monde, sire, ne peut pas être, comme vous, empereur des Français, roi d'Italie... *As pas peur!*

—C'est vrai, fit Napoléon en souriant. Quoi qu'il en soit, mon brave, je suis content de te revoir.

En disant ces mots, l'empereur ouvrit sa tabatière et aspira une prise de tabac. Aussitôt le marin tendit le jarret en avançant d'un pas, et allongea une main énorme vers la tabatière de l'empereur, en lui montrant le pouce et l'index:

—*Tron de Diou!* sire, dit-il en s'inclinant, *as pas peur!* voulez-vous me permettre?

—Avec plaisir, dit Napoléon en lui présentant sa tabatière ouverte.

Et le marin, ayant plongé ses deux doigts dans la tabatière de l'empereur, y prit quelques grains de tabac. Napoléon fit une légère grimace, referma sa tabatière qu'il mit dans la poche de son gilet, et continua ce qu'il appelait sa tournée. Le soir il ramena avec lui, pour dîner, la plupart des chefs de corps et ceux des différents services, de sorte qu'avant de se